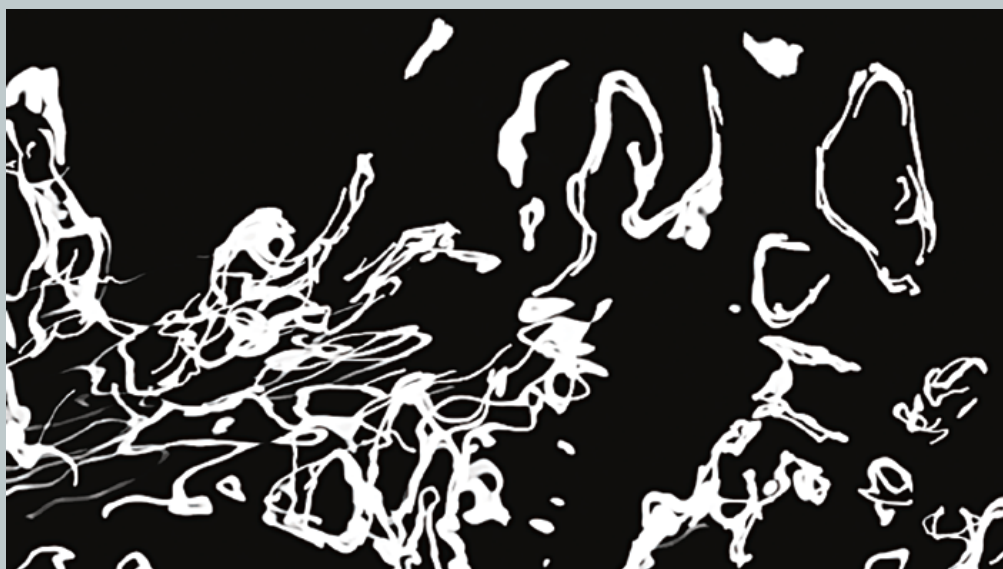


Art vidéo et science f(r)iction

PAR MARC MERCIER



↑ La montée des eaux de Katrin Backes et Sylvain Tanquerel (2021)

Lorsque Thomas More imagine la vie idyllique sur l'île d'*Utopia* (1516), ses contemporains lisent entre les lignes une critique sévère du régime britannique despotique d'alors, à tel point qu'il fut décapité le 6 juillet 1535. C'est ainsi que la fiction devient friction quand elle s'insurge contre l'opposition simpliste de la réalité et de l'imagination, quand elle donne des formes d'accomplissement du pire ou du meilleur.

Inspiré par une nouvelle d'Alexis Tolstoï parue en 1923, Yakov Protazanov réalise l'année suivante le film de science-fiction *Aelita*, considéré comme le premier long métrage du genre produit en Union soviétique. Le socialisme selon Lénine étant l'addition des Soviets et de l'électricité, l'ingénieur Los se démène non seulement pour dessiner les plans d'une fusée, mais aussi pour trouver l'énergie nécessaire à la propulser jusqu'à la planète Mars. Pour des raisons très terriennes (amour et jalousie, féminicide dirait-on aujourd'hui), il fera partie de l'équipage qui *amarsira* (comme on dit alunir) sur l'astre. Sur la terre comme au ciel, toujours la même histoire (qui, quand elle se répète, devient une farce, pensait Marx), des travailleurs exploités qui un beau jour se révoltent à la barbe (si je peux m'exprimer ainsi) de la reine Aelita jusqu'à ce qu'advienne le grand soir révolutionnaire à la mode bolchevique.

Quand les lumières de la salle de cinéma se rallument, il est en principe temps de fermer les yeux et de se plaire à imaginer que le rêve communiste aurait dû s'étendre jusqu'aux confins de l'univers (si tant est que ce dernier ait des limites), que l'internationalisme, c'est la maladie infantile de l'*intergalactisme* prolétarien. Mais voilà qu'en ouvrant un œil je découvre, dans « Trotskisme & soucoupes volantes », un article de Patrick Marcolini paru dans une toute nouvelle revue dite de « contre-histoire¹ » qu'il exista au sein du mouvement trotskiste un courant révolutionnaire associant marxisme et ufologie.

On y apprend que Homero Cristalli, alias J. Posadas, rien moins que le fondateur du Parti ouvrier révolutionnaire argentin, membre de la IV^e Internationale trotskiste, croyait dur comme fer aux soucoupes volantes. Et voici que, mû par une foi inébranlable en le progrès technologique, il publie en 1968 un texte intitulé : *Les soucoupes volantes, le processus de la matière et de l'énergie, la science et le socialisme*. Titre beaucoup plus baroque que le *Aelida* de Protazanov, mais ce n'est pas tous les jours que le cinéma descend sur terre comme le messie. J'ignore si Posadas a vu le film soviétique. Il semble pourtant s'en inspirer puisque nous y apprenons que les Martiens ont mis au point une technologie pour nous observer, une sorte de télévision transgalactique, et qu'ils travaillent comme leurs homologues terriens à la fabrication de vaisseaux spatiaux. Disons que Posadas est le scénariste de la suite du film, mais version *la fiction rejoint la réalité*, sauf que, s'il se faisait tout un cinéma de ses croyances, il ne réalisa pas de film.

Pourtant cette démarche cinématographique existe. Je pense notamment au film réalisé par le poète futuriste russe Vladimir Maïakovski, *Enchaîné à la pellicule* (1927), où une sublime créature peinte, ballerine de son état (Lili Brik, muse du poète dans la vraie vie), descend du tableau pour rejoindre son peintre (Maïakovski lui-même) éperdument épris. Adaptation du mythe grec de Pygmalion tombé amoureux de sa sculpture, Galatée.

Bref, revenons à nos Martiens qui, selon Posadas, ne vivent pas en troupeau asservi puisqu'ils ont nécessairement atteint le stade du communisme intégral où masses et individus sont désormais libérés de leurs chaînes et de leurs bergers. Comment sait-il cela ? C'est simple, il part du présupposé (présenté comme une déduction scientifique) que les ovnis sont bien des vaisseaux spatiaux conduits par des extraterrestres et que, s'ils ont pu venir jusqu'à nous, c'est parce qu'ils ont atteint un très haut degré de développement scientifique et d'harmonisation des rapports sociaux. En effet, ce qui

↑ **La montée des eaux** de Katrin Backes et Sylvain Tanquerel (2021) → **Le nécrophone** de Pierre Villemain (2020)



pose un frein à la science, ce sont les courtes vues de la bourgeoisie, explique-t-il. Il est donc impératif que les prolétaires de tous les pays pactisent avec ces communistes venus du lointain – un modèle beaucoup plus enviable que le socialisme réel de l'Union soviétique – pour accomplir leur mission historique. N'en doutons pas une seconde, ils atterrissent pour cela ! Ils nous ont longuement et télescopiquement scrutés et étudiés, d'ailleurs Posadas qui entend des voix leur prête ces paroles à notre sujet : « Oh ! Ils se battent pour une auto, ils se tirent dessus, ils se tuent ! »

Bref, la foi, fut-elle en la science ou en la technologie, détourne la science-fiction vers des impasses délirantes. Rien à voir avec l'imagination qui est une puissance de pensée, une résistance à tout ce qui nous prive de liberté, en empruntant des voies que la logique rationnelle ignore. L'imagination n'est pas une fuite dans l'irréel, mais l'exploration des possibilités objectives et subjectives du réel pour tenter d'y comprendre quelque chose, de percevoir que les obstacles qui nous semblent infranchissables peuvent s'effriter. Je ne conçois pas de science-fiction sans friction avec la réalité connue.

C'est ainsi, me semble-t-il, qu'agit Pierre Villemain avec sa vidéo *Le nécrophone*² (2020) où il imagine la possibilité pour des individus vivant en 2103 de voyager dans le temps pour entendre les voix des morts enregistrées au XIX^e siècle sur des appareils bien nommés nécrophones. Ces paroles seraient pour nous, au bord d'une catastrophe climatique planétaire annoncée, d'une importance capitale du fait que ces protagonistes ont vécu l'époque charnière des grands développements industriels, scientifiques, mais aussi de la pensée artistique, littéraire et philosophique dont le siècle suivant sera l'héritier. Pierre Villemain nous invite donc à un double saut dans le temps, l'un est projectif, l'autre rétroactif, pour tenter de dénouer les nœuds de notre temps présent, de nous sauver du déclin que nombre de scientifiques déclarent inéluctables tant les projets politiques alternatifs peinent à mobiliser des enthousiasmes populaires. Science-fiction on ne peut plus *f(r)ictionnelle*. Côté images, une errance dans Berlin. Une ville, ce sont des entrelacs du temps, des architectures, des monuments, des noms de rue, des souvenirs... Tout comme les images sont des nœuds d'anachronismes et d'hétérochronies, un geste, une posture, un drapé peuvent sembler provenir d'un ailleurs ou d'un autre temps, *survivances* dirait Aby Warburg. Pas une ville, pas une image sans côtoiement du visible et de l'imperceptible, de la vie et de la mort, des vivants et des fantômes, du passé et du présent, de devenir joyeux ou catastrophiques...

Le paroxysme de la friction, c'est la catastrophe. Cette confrontation au sentiment de catastrophe, que nous voilons comme un sein que nous ne saurions voir, est peut-être ce qui nous fait aujourd'hui le plus défaut. Ne nous y trompons pas. Les discours alarmistes sur le devenir de la planète n'ont aucune prise sur la réalité. Après Hiroshima, Tchernobyl, Fukushima, les plus hautes instances européennes ont classé le nucléaire comme « énergie verte ». Le sentiment de catastrophe que l'art peut nous faire ressentir est pourtant cet instant sublime où nous approchons une part de nous-même qui nous dépasse, qui nous lie aux volcans, aux marées, à la mort, à notre animalité, à notre

inhumanité. C'est ce à quoi nous invitent Katrin Backes et Sylvain Tanquerel avec leur film *La montée des eaux* (30 min, 2021). Une plongée dans les turbulences optiques d'une montée inéluctable des eaux qui finiront bien par nous ensevelir, nous hypnotiser comme un trop-plein de paroles vides et d'images saturées de sens. Ce film n'est pas seulement à voir et à entendre, il est à vivre comme une expérience des limites. Mais à quelle fin se laisser submerger ? « Malgré les remparts et les digues, tout le monde est clairvoyant sous les eaux ». La clairvoyance est le produit d'une résistance à la norme, de décisions à contre-courant, d'une capacité à faire naître un nouvel état des choses avec une lente impatience.

Celui qui est peut-être allé le plus loin dans cette recherche du temps perdu et retrouvé, dans cette hétérochronie des catastrophes et des révolutions, c'est le poète électronique Gianni Toti. Dans *Túpac Amauta*³ (1997), il réunit Túpac Amaru (le descendant du dernier prince Inca qui déclencha en 1780 la grande insurrection de « los Indios » contre la domination espagnole pour l'indépendance du Pérou) et le philosophe et écrivain, fondateur du Parti Communiste péruvien, José Carlos Mariátegui, que *los Indios* surnommaient en langue quechua *Amauta* (le sage). Utilisant le langage électronique comme autant de possibilités d'explorer la pensée humaine au-delà de ses limites linguistiques (avec ses remparts et ses digues rationnelles), Gianni Toti nous plonge dans le tumulte où s'entrechoquent nos désirs révolutionnaires et les terribles holocaustes de la Conquête de l'Amérique du Sud. Toti épouse alors la vision du monde des Andins qui prophétisèrent qu'au bout de 500 ans surviendra le *pachakuti*, le temps de la dé-conquête. Nous y sommes. Mais il faut aussi entreprendre le *pachakuti* des cerveaux occupés par les pensées gestionnaires et génocidaires du monde. Nous ne serons pas surpris d'apprendre que le premier festival d'art vidéo du Pérou, le Alta Tecnología Andina, fut créé par Jose-Carlos Mariátegui, le descendant homonyme de celui que les autochtones appelèrent *Amauta*.

Gianni Toti réalisa en 1994 un poème infographique intitulé *L'originedite*, néologisme pour *l'origine inédite* qui pourrait s'expliquer par ces mots de Walter Benjamin : « L'origine, bien qu'étant une catégorie tout à fait historique, n'a pourtant rien à voir avec la genèse des choses. L'origine ne désigne pas le devenir de ce qui est né, mais bien ce qui est en train de naître dans le devenir et le déclin. » N'est-ce point une succulente définition de la science f(r)iction pratiquée par les poètes des arts vidéo ?

1. *Brasero : revue de contre-histoire*, n° 1, Paris : Éditions l'échappée, décembre 2021, 184 p.
2. Pierre Villemain, *Le nécrophone*, 2020, 20 min 30 s. vimeo.com/378776934
3. Gianni Toti, *Túpac Amauta*, 1997, 53 min 13 s. youtube.com/watch?v=wtmWz_XPYcs